

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Être PC ou ne pas l'être

Normand Boisvert, *KidnapPing-Pong*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1993, 172 p.

Jean-François Bonin, *L'auberqe espagnole*, Candiac, Éditions Balzac, Collection « Babylone », 1993, 132 p.

Norman Descheneaux, *La bière étrangère*, Candiac, Éditions Balzac, Collection « Babylone », 1992, 186 p.

Julie Sergent

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1993). Compte rendu de [Être PC ou ne pas l'être / Normand Boisvert, *KidnapPing-Pong*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1993, 172 p. / Jean-François Bonin, *L'auberqe espagnole*, Candiac, Éditions Balzac, Collection « Babylone », 1993, 132 p. / Norman Descheneaux, *La bière étrangère*, Candiac, Éditions Balzac, Collection « Babylone », 1992, 186 p.] *Lettres québécoises*, (70), 22–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Normand Boisvert, *KidnapPing-Pong*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1993, 172 p., 14,95 \$.
Jean-François Bonin, *L'auberge espagnole*, Candiac, Éditions Balzac, Collection «Babylone», 1993, 132 p., 18 \$
Norman Descheneaux, *La bière étrangère*, Candiac, Éditions Balzac, Collection «Babylone», 1992, 186 p., 18 \$

Être *PC* ou ne pas l'être ?

Quand le bien se mêle de littérature, la littérature se porte mal...

ROMAN
Julie Sergent

MÊME S'IL AVAIT DÉJÀ UN DOUBLE EMPLOI, servant tout à la fois à désigner le Parti conservateur et le non moins célèbre, mais sans doute plus célèbre, *personal computer*, le sigle *PC* se rapporte désormais à une autre réalité avec laquelle il semble qu'il faudra aussi composer : l'attitude *politically correct*. Le but visé ? *No shocking. No shooting.*

On connaît cette habitude qu'ont prise les grosses boîtes de production états-uniennes de soumettre les films, avant leur sortie en salle, à un échantillon d'individus censés représenter le grand public. On connaît aussi le résultat de cette censure institutionnalisée : des films à l'allure de contes où le bon est récompensé, le méchant, puni, la belle, aimée, le laid, encensé pour ses qualités d'humaniste... Alors que le créateur du film avait peut-être imaginé une fin imprévisible, une espèce de point d'interrogation qui aurait collé à la rétine du spectateur pendant des heures encore, voire des semaines, une poignée de prétendus bien-pensants décide qu'il n'en sera pas ainsi : la fin sera morale ou ne sera pas. En littérature, ce sont bien sûr les romans à l'eau de rose et autres saveurs populaires qui emportent la palme du *PC*. Quant aux autres romans, les «vrais» diraient les mauvaises langues, ils pêchent plus volontiers par l'excès inverse. Plutôt que de fuir la cruelle réalité à coups d'incroyables promesses d'amour toujours tenues, les écrivains de la génération montante y plongent à pieds joints : meurtres sordides, crimes gratuits, suicide, racisme, viol et autres jolis projets de société tapissent leurs textes comme les carpettes la Maison blanche.

Avec le premier roman de Normand Boisvert, *KidnapPing-Pong*, on a en main un texte qui correspond tout à fait au genre de la présente époque. Un pauvre type, laid, sale et bedonnant, qui partage son appartement miteux avec les couvertures de *top models* des magazines dont il fait quotidiennement la livraison, décide le jour de son trente-quatrième anniversaire qu'il en a assez. Pourquoi multiplier les séances de défibrillation solitaire sur papier glacé, alors qu'une vraie femme ferait tellement mieux l'affaire ! Notre dindon dodu étant ce qu'il est, nulle femme minimalement attrayante n'oserait toutefois se le farcir. Que faire alors ? Comme tout le monde. Suffit d'en voler une. C'est ainsi que Réal attrape Sophie. Ce qui se fait de plus *yuppy* sur talons hauts. Et, de plus esseulé. Plutôt qu'une rencontre entre un violeur et une lionne,

l'auteur nous convie alors à la confrontation de deux solitudes.

Normand Boisvert a certainement le sens du thriller. Les scènes qu'il décrit sont courtes, visuelles et, de ce fait, très efficaces. Les personnages, aussi classiques soient-ils, sont définis avec un soin qui leur donne une chair nouvelle. La langue simple qu'il emploie, bien qu'elle eut mérité d'être peaufinée davantage, participe aussi à la bonne lisibilité de son roman. Bref, *KidnapPing-Pong* est le genre de livre qui «se lit tout seul».

Malheureusement, certains passages laissent croire que *KidnapPing-Pong* est aussi le genre de livre qui s'est écrit tout seul. Une réécriture, du moins partielle, aurait été bénéfique... Pour améliorer ces jeux de mots, par exemple : «il avait loué un camion avec l'intention fort louable de le remplir»; ou bien : «les boutiques avaient des heures de fermeture qui ne correspondaient pas à ses heures de grande ouverture»; ou encore le classique : «Après avoir erré dans les rues du centre-ville pleines de vie, il revenait au bercail plein de vide.» On s'étonnera aussi de cette scène où Sophie, au lendemain de la cuite de sa vie, n'a qu'un léger «haut-le-cœur» en apercevant les pieds sales de son hôte. Et que dire des clichés associés à Sophie : «impressionnée par les avant-bras musclés de son ravisseur», «son dédain est au comble et pourtant, elle n'a jamais été si lubrifiée», «elle a toujours fait subir aux hommes qui ont partagé un morceau de sa vie le cauchemar de sa période prémenstruelle»; et enfin, clin d'œil au cinéaste Almodovar et à son «Attache-moi», Sophie «va même jusqu'à penser qu'au fond, son kidnapping est peut-être la meilleure chose qui lui soit arrivée».

Toutefois le moment le plus surprenant et le plus malheureux de ce roman de Boisvert, c'est la chute. Alors que l'auteur semblait avoir eu la bonne idée de nous laisser littéralement sur notre faim, c'est-à-dire sur le plaisir d'imaginer la fin à notre guise, voilà qu'il rajoute à son roman quatre dernières pages aussi *politically correct* qu'un article du *Homemakers*. A-t-il lui-même été frappé du syndrome *PC* ? Exigence d'éditeur ? Pour faire plaisir à maman ? *Shocking I say...*

Le genre moralisateur

Dans un genre tout à fait différent, puisqu'il s'agit cette fois d'un



l'auberge
espagnole ●la bière
étrangère ●

journal intime, *L'auberge espagnole* de Jean-François Bonin donne à plein gaz dans la littérature moralisatrice. C'est la célébration du bien — entendons ici par «bien» une conscience politico-socio-culturelle des plus rigide — et le matraquage de tout ce qui en empêche l'avènement, et cette fois la liste est longue : télévision, Nintendo, voitures, sport, rouge à lèvres, rock'n roll, bref tout ce qui ne procure pas instantanément une effervescence sous le cortex cérébral à peu de chance de trouver grâce sous la plume du narrateur.

Romain Laflamme, ainsi nommé en souvenir de Romain Gary, et qui plus est surnommé Momo (comme si on n'avait pas encore assez bien compris l'allusion), entreprend la rédaction de son journal intime. Le projet est on ne peut plus normal pour cet enfant de dix ans et demi qui, comme son homonyme Gary — quoique dans une beaucoup plus petite mesure — est aux prises avec une mère ambitieuse. En effet, dans l'espoir de le voir devenir bientôt un grand écrivain, Claire Myre (plus éclairé que ça on ne voit rien) soumet son fils, depuis qu'il sait lire et écrire, à la rédaction de compositions françaises... et à la lecture du *Devoir*.

On devine que Momo n'est pas un p'tit cul. Il a beau habiter les abords du Plateau, c'est plutôt Outremont qui l'aspire dans son giron, et encore, un Outremont d'où serait absente la délinquance juvénile (même quand on fréquente l'école Paul-Gérin-Lajoie). Romain écrit sans fautes, évitant les québécismes (sauf «nono», que l'éditeur a eu la drôle d'idée d'écrire en italique, comme plus loin *band-shake*, comme si tous deux étaient également des mots étrangers), mais ne dédaignant pas l'argot («mézigue», «saligande», «picoler» sont écrits en romain ceux-là...). Il fréquente en outre *Maria Chapdelaine*, Beckett, Beethoven, Fauré, Francine Noël (une amie de sa maman), Jacques Lanquetot, des Éditions VITrucque (une connaissance de sa maman), Francine D'Amour et Louis Saia (des amis du chum de sa maman), Berberova, Kerouac, et j'en passe. Momo s'abreuve au *Devoir*, dont il collectionne par ailleurs les lettres ouvertes, et, dès que l'injustice frappe, le petit en parle : de la tuerie de Poly ou le double meurtre de la boutique Harlem, jusqu'à la dictature des Ceaucescu, il crie sur tous les fronts. À bas les gouvernements qui maltraitent le peuple, à bas le peuple qui profite des largesses des gouvernements. À bas ceux qui parlent mal, ceux qui pensent mal, ceux qui lisent le *Journal de Montréal*, à bas tous les p'tits pains, dût-on jeter les bonnes pâtes en même temps que le mauvais levain.

Outre le fait qu'un tel réquisitoire pour le bien ait peu de valeur littéraire, on a beaucoup de mal à croire à la crédibilité du narrateur. Comment un garçon de dix ans et demi peut-il vraiment s'intéresser à ce genre de choses et en parler ? «Tout cela [...] est pas mal compliqué pour ma petite cervelle momoesque, je ne suis au fond qu'un narrateur, moi, parmi d'autres», écrit Momo. Cela pourrait toujours aller si ce narrateur parmi d'autres écrivait, en ses mots (d'enfant), ce qui se passe réellement dans sa petite cervelle momoesque. Au lieu de cela, il rapporte des mots de grands. Et ce ne sont que des grands pensants. On est bien loin de *La vie devant soi*.

Savoureusement amoral

Le texte en couverture quatre laissait présager le plus PC des romans : près de deux cents pages sur «un thème grave et actuel : le racisme». Ennuyeux savonnage d'oreilles en perspective ? L'auteur serait-il la voix de Mordecai Richler ? Elijah Harper ? Keith Henderson ? Nenni. *La bière étrangère* de Norman Descheneaux est un petit roman savoureusement amoral.

Le 13 septembre, dans le petit village québécois de Potency, Heide et

Claus Grab sont trouvés morts, suicidés ou assassinés, l'histoire finira par le dire, par l'homme à tout faire engagé par le couple, un certain Turcotte dit le Turc. Six jours plus tard, le coroner Jude MacAber est envoyé sur les lieux pour faire enquête. C'est le compte rendu de cette enquête qui est livré ici, dans un style pompeux qui n'est pas sans rappeler le jargon judiciaire, à l'attention de M. le lecteur, substitut du procureur.

On y apprend donc que les Grab, maîtres brasseurs originaires d'Europe centrale, ont brassé bien autre chose que de la bière depuis leur arrivée en terre potensoise... Parce qu'ils sont riches, bizarres, différents, parce qu'ils mangent de drôles de choses, parce qu'ils boivent trop et invitent peu, les Grab sont instantanément pris en grippe par les Potensois (pas du tout potes en soi). Ainsi la vieille madame Piquette, dite aussi la Pique, chez qui tout le village s'abreuve d'un petit calvase maison, n'est pas ravie du tout à l'idée que des étrangers puissent venir lui voler sa clientèle. Le docteur Picotte et le plombier Bouché, Monsieur Sicard et le jeune Piquette, tous les habitants du village — dont les noms sont d'ailleurs admirablement adaptés à leurs compétences — se permettent, à un moment ou l'autre, pour une raison ou une autre, de laisser couler leur fiel sur le dos des étrangers.

Pied de nez à la morale, *La bière étrangère* est une célébration du racisme, de la médisance, du mouchardage, du mépris et des petites mesquineries qui ont cours même entre amis. Et c'est toute la force de ces mauvais sentiments, à peine condamnés, qui permet de traverser sans trop de mal un texte lourd et par moments plutôt confus.

Un roman doit-il nécessairement porter le mal pour qu'on s'y intéresse ? Bien sûr que non. Mais il n'est pas non plus le lieu d'un appel aux bons sentiments. Les Témoins de Jéhovah s'en chargent.

reliure-main

Un livre relié plein cuir :

*un cadeau à offrir,
un cadeau à s'offrir.*

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
H2V 3C6
(514) 274-5240

Atelier
Lise
Dubois